

Marie-Claire Bœnisch

« L'endroit est sombre, mal éclairé. Seuls leurs visages se saisissent des quelques rares rayons de lumière que distribue chichement une petite lampe. Il y a là mon ami Paul, dont la présence insiste dans les rêves depuis quelque temps, et quelques autres que je n'identifie pas un par un mais qui doivent appartenir à ce groupe de travail qui me préoccupe actuellement. Ils ont en mains la lettre que je leur ai adressée et en discutent entre eux. Bien qu'étant proche d'eux, je n'entends pas ce qu'ils disent.

Je regarde le papier blanc de ma lettre entre leurs mains. Il en sort une lettre, une de ces lettres avec lesquelles on apprend à écrire quand on est enfant, aujourd'hui en plastique, autrefois en bois, les lettres qui font les mots. Elle n'est pas tout à fait dégagée de sa gangue de papier, je suis suspendue à son effort d'extraction. »

C'est avec ce rêve que j'ai anticipé notre week-end.

En novembre dernier, lors de la deuxième journée publique des cartels de pratique, je vous avais fait part de mon embarras, de mon malaise même, face à l'exigence double, aussi impérieuse que contradictoire, d'avoir d'une part à nous engager, individuellement mais aussi en tant qu'institution, dans un témoignage clinique concret et précis – exigence dont Éric Didier s'était fait le porte-parole et à laquelle je souscrivais tout à fait – et, d'autre part, ce que je ressentais comme une impossibilité logique et éthique à emprunter la forme du récit, soit à s'attribuer la place du narrateur d'une réalité prétendue vraie. Il m'apparaissait alors que seul un travail sur l'écriture pouvait transmettre la « structure de fiction » de la vérité d'un cas, invitation qui vous était lancée sous forme d'appel.

Il se trouve que quelques jours plus tard je découvrais, avec le ravissement et la jubilation que ceux qui ont leu ce livre peuvent imaginer, *La folie Wittgenstein* de Françoise Davoine. Au niveau de la forme, cette fiction clinique si élégante correspondait exactement au souhait que j'avais pu formuler ici. Quant à son avancée théorique, elle a suscité et soutenu notre travail de cartel depuis janvier.

A ceux qui n'ont pas lu ce livre, je pourrais dire qu'il s'agit d'un roman, dont les personnages deviennent très vite des familiers, qu'il s'agisse de la narratrice, de ses proches, de ses patients, des psychiatres américains, ou de quelques philosophes, Socrate, Descartes, et surtout Wittgenstein, interlocuteur privilégié de sa réflexion théorique. La folie est convoquée, la mémoire, l'Histoire, mais aussi le transfert, le réel, la logique. Le ton est volontiers humoristique, la méthode maïeutique, le genre narratif dans le style du roman autobiographique, auquel la fiction introduite fournit juste cet écart, ce décalage, qui me paraissent si nécessaires.

Le fil particulier qui a été le mien pour l'exposé d'aujourd'hui est fait de rencontres, de recoupements, entre ce livre, l'enseignement de J. Nassif *Croyance, Loi, Transfert*, notre travail de cartel, et une interrogation sur la fonction de l'adresse à laquelle me confronte le dernier tirage au sort institutionnel.

Le premier point dont je souhaite souligner l'importance dans le livre de F. Davoine, concerne son approche de la causalité. Que ce soit à l'occasion d'exemples cliniques, ou dans son dialogue théorique avec Wittgenstein, la narratrice, que sa position subjective met en place d'être constamment enseignée, se voit invitée à une privation du recours à la « logique des causes ». Il ne s'agit pas de réfuter la causalité psychique, le déterminisme freudien, mais leur usage – c'est pour cela que je parle de privation.

Aujourd'hui, où la diffusion de la psychanalyse imprime dans le public des représentations mécanicistes dont l'effet s'apparente au terrorisme, une telle injonction, que l'habileté d'écriture rend légère et convaincante, ne pourrait-elle pas nous inspirer dans notre responsabilité collective de transmission ? Au moment même où les sciences de la nature réévaluent leurs concepts (de la théorie de la relativité à celle, plus récente, du chaos) n'avons-nous pas à produire un écart avec les systèmes d'explication causale, en particulier dans notre rapport à l'interprétation, qu'il s'agisse de la cure, de l'élaboration théorique, ou de notre présence dans le champ social ? J'irais jusqu'à faire de cette difficulté l'obstacle épistémologique qu'a à affronter la psychanalyse de notre temps, celui de l'après-Freud et de l'après-Lacan, et il serait bien prétentieux de ma part de l'énoncer ainsi si je ne pensais pas que c'est dorénavant l'affaire de chacun.

Le champ analytique ne s'observe pas, l'analyste a à témoigner – au besoin par l'artifice : la topologie peut en être un, il y en a bien d'autres – de cette castration-là, qui est la sienne, ça il en est bien persuadé, mais que curieusement il a de plus en plus de mal à prêter à l'autre, l'analysant. Peut-être notre époque terrible y est-elle pour quelque chose. Nous avons à prendre garde à ne pas donner prise à l'illusion de consistance, non pas tant parce qu'elle pourrait mener à l'erreur, ce qui après tout est bien supportable, que pour ne pas contribuer à la violence qui nous environne.

F. Davoine nomme « transfert psychotique » cet état du transfert où l'analyste se trouve en position de « suspendre le jugement de causalité » et d'entrer dans un « jeu de langage » qui va servir de surface d'enregistrement (comme dans la « cire molle ») à ce qui, de l'inconscient, n'appartient même pas au refoulé – noté par Freud dès 1915 – et qu'elle appelle « impressions retranchées », l'innommable, unimaginable de n'avoir même pas été l'objet d'un refoulement.

Ce concept de transfert psychotique est d'une articulation délicate. Il ne désigne pas le transfert, qui n'existe pas, comme chacun le sait depuis Freud, du psychotique ; non plus que celui, bien fréquemment éprouvé, au savoir supposé de la folie. Il s'effectue « dans un jeu de langage où le je et l'autre sont indécidables ».

J'y verrais plutôt un retournement, au sens où nous employons ce mot en topologie, et dont le revêtement à double feuillet d'une bande de Mœbius me donne une représentation intuitive qui me paraît assez bien convenir au transfert psychotique. Son effectuation me paraît mettre en jeu le point où chacun se trouve questionné par la folie – je préfère ce mot qui a une connotation littéraire, à celui de psychotique. Ce serait l'autorisation que se donne une personne, en relation transférentielle avec une autre, de perdre ses repères d'identification, imaginaires bien sûr, mais aussi symboliques, peut-être jusqu'au point où, au moins transitoirement, ne subsiste de l'Un que la coupure.

Notre travail de cartel a rencontré ces questions, et ma propre recherche s'est trouvée orientée par l'ébauche de notre projet d'intervention, rédigée par Guy Ciblac, dans laquelle il faisait du lieu des signifiants non pas une chaîne mais un espace chaotique. Que l'espace chaotique soit continu, il ne l'avait pas dit, mais cela me rappelait l'hypothèse, restée pour moi problématique, qu'il avait avancée à Saintes il y a trois ans, de l'application au langage du modèle du continuum géométrique. J'avais laissé cette question en suspens, sans la reprendre à mon compte. Voilà qu'elle se réveillait avec une vigueur qui m'étonnait, mais à laquelle la lecture du livre de F. Davoine n'était peut-être pas étrangère.

Comme chaque fois qu'on se trouve confronté à une question particulièrement insistante, je tombais sur des réponses. Je vais juste en faire une citation avant de poursuivre mon propre chemin.

Reprise par moi la question était : le langage est fait d'éléments discrets, peut-on concevoir un continuum signifiant ? Quelle serait sa consistance ? Le sujet est la coupure, si cette coupure est menacée, que se passe-t-il ? La puissance du symbolique serait-elle liée à son caractère discontinu ?

Un premier abord de la question me fut fourni par un article de Mayette Viltard dans l'*Unébévue* n° 2, « L'élangue », article qui s'intitule « Scilicet » : elle y expose la catastrophe signifiante dont est menacé le président Schreber, celle de la continuité entre les mots par « l'allongement du tempo » des voix, qui est ce qu'il redoute le plus, et ce contre quoi il ne cesse de lutter par toutes sortes de stratagèmes. C'est une recherche tout à fait passionnante, articulée à une position d'école concernant l'inconscient, cadre dans lequel s'est effectué le travail de F. Davoine.

Du côté des scientifiques, je me tournais d'abord vers René Thom. Dans son livre *Apologie du logos*, il fait de cette question de l'opposition continu/discontinu l'aporie fondatrice des mathématiques, mais c'est à quelque chose comme une profession de foi qu'il se réfère lorsqu'il se déclare profondément continuiste.

Enfin Denis Lecuru a écrit en 1982 avec Dominique Barataud un *Essai sur quelques raisons d'une lecture borroméenne du symbolique* dont je recommande la lecture... à ceux qui le peuvent. Il traite, me semble-t-il, très exactement la question que je posais, avec le support de la théorie des nœuds et des écritures dont dispose la logique formelle. Il cherche « une modalité de connexion entre le symbolique et le continuum topologique, en prenant appui sur le nœud borroméen », et tente d'établir « quelles sont les conditions logiques qui en autorisent l'hypothèse ». Je ne peux que vous inviter à aller y voir si vous vous appropriez cette question*.

Ma réflexion a ensuite cherché d'autres appuis. faisant encore un détour par le livre de F. Davoine, je notais que Wittgenstein interpelle la narratrice sur le sens que prend en français le « vouloir dire ».

Combien de fois n'entend-on pas, en effet, de nos jours, le « ça veut dire » supposé freudien, dont se gardent bien les analystes, mais qui est passé dans le langage courant. C'est vrai « ça veut dire », l'inconscient veut dire, l'inconscient désire parler, ça s'adresse en permanence. L'adresse est dans la langue, la langue constituée par l'étoffe des inscriptions signifiantes effectives et potentielles, y compris celles qui n'ont pas reçu de mots, qui sont restées retranchées et pourtant agissantes par la présence de leur absence.

« ça veut dire » : me permettez-vous de dire que l'adresse est la libido de la langue ? Elle en constitue le tempo continu, tandis que l'inscription fait bord aux signifiants à venir. La libido est dans la langue, pour l'être parlant.

Au point où j'en suis, sans avoir achevé ma lecture sur la consistance du continu symbolique, sans savoir d'ailleurs si je l'achèverai, plutôt qu'une opposition en termes de continu/discontinu, je serais tentée de vous proposer, sur le modèle du mixte dont J. Nassif a fait enseignement, un appariement entre adresse et inscription, où se joignent deux fonctions qui jamais ne se recouvrent, sans pour autant pouvoir se passer l'une de l'autre :

L'adresse passant l'inscription

L'inscription pas sans l'adresse.

A lire le mixte comme une nomination mœbienne, surface de résolution qui permet de penser ensemble les différences, le clivage change de nature, ne fait plus partition. Le cartel de l'adresse est invité à donner corps à ce mixte. Le dispositif institutionnel se dote ainsi d'une structure qui pourra supporter l'analogie avec le transfert psychotique, c'est-à-dire l'essence du transfert, là où « le je et l'autre sont indécidables », si nous savons l'utiliser comme un « jeu de langage » avec la clinique.

Marie-Claire Bœnisch, 18/6/94